

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°13 – mars/avril 2008

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2008

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

SPIRITUALITÉS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Jean Moncelon

« Il s'agit de mourir en esprit, d'une mort volontaire.
Il s'agit, tout en étant *dans ce monde-ci*, de parvenir *là-bas* »¹.

I

Toute démarche spirituelle est une manière « de mourir en esprit, d'une mort volontaire ».

Si nous devons passer à méditer, tout le temps de notre présente session, cette unique proposition, nous parviendrions sans doute à répondre de manière incomplète, mais au moins satisfaisante, à la question fondamentale : *qu'est-ce qu'une démarche spirituelle ?* C'est par la méditation que nous nous mettons en condition de comprendre quelque chose de la spiritualité. Dans un second temps, il faudrait passer à l'expérimentation. Il n'existe pas de démarche spirituelle qui ne soit expérimentale. Il ne sert à rien de connaître les diverses démarches spirituelles d'Orient et d'Occident qui ont été illustrées par tant de maîtres occidentaux et orientaux depuis des siècles, si nous n'expérimentons pas nous-mêmes cette démarche. Peut-être même est-il indispensable, comme en préambule, de se convaincre que tout ce que nous pourrions apprendre des spiritualités d'Orient et d'Occident ne nous sera finalement d'aucun soutien spirituel si nous ne commençons pas par méditer la proposition : « *Toute démarche spirituelle est une manière de mourir en esprit, d'une mort volontaire* » ; et si, l'ayant profondément méditée, nous ne nous engageons pas nous-mêmes dans une démarche qui soit notre propre démarche, unique, en relation avec ce que nous sommes chacun d'entre nous, à quoi servirait-il d'avoir accumulé ce savoir théorique ? Toutes les spiritualités, qu'elles soient d'Orient ou d'Occident, enseignent qu'il faut « *mourir en esprit, d'une mort volontaire* ». Il importerait par conséquent que nous nous en tenions

¹ Shaykh Abû'l-Qâsem Khân Ebrâhîmî, cité par Henry Corbin, *Corps spirituel et Terre céleste*, Buchet-Chastel, 1979, p.288.

à fixer notre attention sur ces quelques mots. Que signifie « *mourir en esprit, d'une mort volontaire* » ? Si nous percevons de quoi il s'agit, à travers notre propre expérience, d'ores et déjà nous sommes engagés en quelque manière dans une démarche spirituelle ; et il ne reste plus qu'à passer au second stade, qui est celui de l'expérimentation : *je meurs en esprit, d'une mort volontaire*. La seule volonté est de mourir en esprit. Tout le reste est expérimentation, car nous comprenons bien qu'il ne suffit pas de « *mourir en esprit, d'une mort volontaire* », il faut vivre à chaque instant *cette mort en esprit*. Tout homme spirituel qu'il soit d'Orient ou d'Occident, qu'il appartienne à l'une ou l'autre des traditions que nous allons évoquer est « mort en esprit, d'une mort volontaire ». Il pourra être appelé mystique, ésotériste, cabaliste, théosophe, mage, etc. Il pourra être un Ami de Dieu ou un Brahmane, il pourra revendiquer l'état de *soufi*, ou celui de *rose+croix*, il sera d'abord un homme « mort en esprit ».

II

Toute démarche spirituelle consiste, tout en étant dans ce monde-ci, à parvenir là-bas.

Sous ce rapport, toute démarche spirituelle consiste, « tout en étant *dans ce monde-ci*, à parvenir *là-bas* ». Elle implique un déplacement dans le temps et dans l'espace, un cheminement ou un pèlerinage, depuis le monde où nous vivons présentement, le monde terrestre, physique, nous pourrions ajouter le monde visible, jusqu'à un mystérieux « *là-bas* » qui forme le terme de ce déplacement. Pourtant, et la remarque est essentielle, c'est tout en demeurant « *dans ce monde-ci* ». Il ne s'agit pas de s'en expatrier, de le quitter pour un autre monde hypothétique, qui serait une sorte d'« ailleurs » ; il ne s'agit pas non plus de s'affranchir *pour s'en affranchir* des conditions qui sont les nôtres, les conditions terrestres. Il est question de « parvenir *là-bas*, tout en étant *dans ce monde-ci* ». Nous tirerions un grand bénéfice en nous attardant à cette seconde proposition. Et déjà, nous pourrions relever qu'elle est sans doute plus *typique* d'une spiritualité occidentale que d'une spiritualité orientale où la question d'un « *là-bas* » ne se pose pas dans les mêmes termes, alors qu'elle constitue en quelque sorte le fondement de toute spiritualité occidentale. Une fois que nous avons compris qu'il nous faut demeurer « *dans ce monde-ci* », et qu'il n'en faut pas moins « parvenir *là-bas* », la question demeure de ce « *là-bas* » que nous aurons alors à définir autant que possible, à tenter de décrire, en référence à ces *visionnaires* que nous appelons

ainsi, parce qu'ils ont eu connaissance de ces « là-bas » accessibles selon ce mode, et qu'ils nous en ont laissé la description fidèle² ou encore à ces hommes et femmes spirituels qui ont porté témoignage de ces « là-bas » où leurs propres expériences intérieures les ont conduits : ces différents cieux qui composent les mondes invisibles, et au-delà, ces « déserts » où leurs âmes se sont abîmées comme en un océan sans fond. Quoi qu'il en soit, « là-bas » semble bien être notre « vraie patrie », à nous qui sommes en quelque manière exilés en ce « monde-ci », puisque nous en éprouvons la nostalgie et que nous aspirons à la rejoindre, tout en demeurant dans ce monde-ci. Rappelons les propos de la Sagesse éternelle à Henri Suso : « Lève maintenant les yeux, et regarde où tu dois parvenir. Ta patrie est le paradis des cieux, tu es ici un hôte étranger, un pèlerin exilé »³. Il est un fait que chacun de nous devrait se poser la question : « Quelle est ma vraie patrie ? » Est-elle ce monde-ci ? Est-elle « là-bas » ? Si elle est « là-bas », alors il s'agit de parvenir en sa « vraie patrie » et par conséquent de se mettre en route. Toute démarche spirituelle commence par un appel à rejoindre cette « vraie patrie », par une « convocation » (*da'wa*) – c'est essentiel à comprendre – ; et c'est une autre constante de la vie spirituelle que cet appel ou cette « convocation » provient toujours de sa « vraie patrie ». Peu importe qui le lance, quel « missionnaire », quel voyageur mystérieux, quelle présence intérieure... La démarche spirituelle consiste à répondre favorablement à cet appel extérieur ou intérieur, et cette réponse constitue elle-même le point de départ, le commencement de la démarche. Il est question de *se mettre en marche*. Il est possible que ni le chemin ni même la destination ne soient connus d'avance. Le plus souvent, c'est en chemin, parfois même en atteignant sa « vraie patrie » qu'on prend vraiment connaissance d'elle. N'importe qui ne peut répondre à la question : « Quelle est ma vraie patrie ? » Mais il faut se la poser. Très peu, avant d'avoir rejoint sa « vraie patrie », pourrait affirmer : l'Oberland, voilà ma vraie patrie ! Ou bien la « Terre promise de l'Union divine », voilà ma vraie patrie ! Ou encore ma vraie patrie, c'est le « désert » ! C'est pourquoi la question initiale reste : « Ma vraie patrie est-elle *dans ce monde-ci* ou bien est-elle *là-bas* ? » Pour percevoir ce dont il s'agit avec ce « là-

² On pense, tout particulièrement, dans la tradition chrétienne, à Mechtilde de Magdebourg et à Anne-Catherine Emmerich.

³ « Et de même qu'un pèlerin se hâte de retourner dans son pays où ses chers amis bien-aimés l'attendent et s'inquiètent de lui en grande peine, ah ! de même tu dois hâter tes pas vers la patrie où l'on voudrait tant te voir, où tous réclament avec un désir profond la joie de ta présence, pour te saluer avec amour, t'accueillir avec tendresse et t'associer éternellement à leur bienheureuse compagnie » Henri Suso, *Le Livre de la Sagesse éternelle*, XII.

bas », pensons, par exemple, à l'expérience d'un poète comme Novalis (1772-1801) : La lumière, la Nuit, l'Éther. Avant qu'il ne s'engage dans sa démarche spirituelle, dans des circonstances douloureuses – la mort de sa très-jeune fiancée, Sophie, – sa patrie lui paraissait être ce monde-ci (la lumière, le Jour). Durant les jours qui suivirent la disparition de Sophie, il eut la révélation que sa « vraie patrie » était *là-bas*, qu'elle était la Nuit, le monde de la bien-aimée, que l'on désigne sous le nom de Terre céleste (l'*Oberland* de Rulman Merswin, *Hûrqalyâ*). Cependant, lorsqu'il rejoignit cette patrie qu'il avait cru sienne, ce fut pour s'apercevoir qu'elle en dissimulait une seconde, et que, depuis l'horizon de cette Terre céleste qu'il avait atteinte, s'en découvrait une nouvelle, qui était cette fois, sa « vraie patrie » : l'Éther, selon son expression, et que c'était d'elle qu'il avait la nostalgie, à laquelle il n'avait finalement cessé d'aspirer. C'est pourquoi, à propos de son roman inachevé *Henri d'Ofterdingen*, il écrivit à Tieck, quelques mois avant sa mort : « Il faut voir dans mon roman l'antipathie envers la lumière et l'ombre, la nostalgie de l'Éther clair, chaud et pénétrant » (18 juin 1800). C'est ainsi que tel, parmi nous, chemine en direction de l'*Oberland*, tel autre, vers « la Terre promise de l'Union divine », tel, enfin, va en un « merveilleux désert », comme le dit par exemple Maître Eckhart :

« Le mont pointu
Gravis-le sans agir.
Intelligence,
Le chemin t'emmène
En un merveilleux désert » (*Granum Sinapis*).

Tel s'arrêtera à la Fontaine de Vie, y voyant sa « vraie patrie », tel autre y commencera l'ascension, comme Dante, en direction d'une Triple lumière dont la vision formera le terme de son itinéraire, tel autre franchira cette limite au-delà de laquelle « il n'y a plus de chemin » (Saint-Jean de la Croix), tel, enfin, finira par s'aventurer au sein de « cette montagne sauvage du « où » supra-divin » (Henri Suso). Il sera toujours temps pour nous de reconnaître chacun sa « vraie patrie », son « là-bas » ; pour l'heure, il est question de se mettre en route, de répondre à l'Appel, si nous avons reconnu que notre « vraie patrie » est plutôt *là-bas* que *dans* ce monde-ci.

III

Toute spiritualité est une démarche d'intériorité

Qu'elle soit d'Orient ou d'Occident, toute spiritualité est une démarche d'intériorité : « C'est intérieurement que va le chemin

mystérieux », dit Novalis⁴. Et Jacob Bœhme écrit lui-même : « Où veux-tu aller chercher Dieu ? Dans l'abîme au-dessus des étoiles ? Tu ne le trouveras pas. Cherche-le dans ton cœur, dans le centre de l'engendrement de ta vie. » Le chemin mystérieux qu'évoque le poète romantique allemand est ce chemin qui doit nous faire parvenir *là-bas*, dans notre « vraie patrie », et c'est intérieurement que nous devons le suivre : dans le cœur, d'abord, ou l'âme, plus précisément en cette région de l'âme « où le monde intérieur et le monde extérieur sont en contact » ; ensuite, dans l'intimité du cœur ou de l'âme, autrement dit dans le « monde intérieur » (voie théosophique) ; dans le secret de l'âme, au-delà des mondes extérieur et intérieur, enfin, où siège « l'étincelle de l'âme », cette « étincelle », explique Jean Tauler, dans un de ses sermons (LVIV), qui « vole à la hauteur où est sa place, en sorte que l'intellect ne peut pas la suivre, car elle ne repose pas avant d'être retournée dans le Fond d'où elle est issue, où elle se trouvait avant d'être créée » (voie métaphysique). De toutes les manières, ce n'est pas dans l'« abîme » qui est « au-dessus des étoiles », selon l'expression de Jacob Bœhme, qu'il convient de chercher Dieu – ou la Dêité, ou le Soi. Nous ne cherchons pas un lieu qui serait « au-dessus des étoiles », un *ailleurs*, mais une « vraie patrie », et celle-ci est à chercher à sa place, dans le cœur, « dans le centre de l'engendrement de [la] vie ». Toute démarche spirituelle s'inscrit par conséquent dans une perspective d'intériorité, et d'engendrement, selon ce que nous en dit l'Évangile de Jean : « Vous devez être engendré de nouveau, si vous voulez voir le royaume de Dieu » (Jn, 3, 7).

IV

*Toute spiritualité, qu'elle soit d'Orient ou d'Occident, est une démarche
amoureuse ou de connaissance.*

Une démarche amoureuse

Toute spiritualité suppose une démarche d'intériorité qui est soit amoureuse, de *Foi et Amour* pour reprendre le titre d'un recueil de

⁴ « C'est intérieurement que va le chemin mystérieux. En nous, ou nulle part, sont l'éternité et ses mondes, l'avenir et le passé. Le monde extérieur est l'univers des ombres, qui projette ses ombres dans le royaume de la lumière. Si tout ce qui nous est intérieur nous apparaît aujourd'hui tellement obscur, solitaire et informe, combien en sera-t-il autrement quand cet obscurcissement sera derrière nous, et rejeté ce corps d'ombre ! Nous serons satisfaits de jouissances comme jamais, car notre esprit a souffert privation » *in Pollens* (traduction Armel Guerne).

Novalis, soit de connaissance. La démarche amoureuse se déploie elle-même tantôt dans une dimension mystique tantôt selon une voie initiatique. C'est ainsi qu'un maître de l'ésotérisme islamique évoque un « amour d'initié » : « Lorsque l'Artiste éternel fait se lever le voile de l'amour humain devant l'amour divin, son amour devient amour d'initié »⁵. De la même manière, Saint Jean Climaque écrit dans son *Échelle sainte* : « Quelqu'un a vu une femme d'une singulière beauté ; il en a glorifié le Créateur et, à cette seule vision, il s'est embrasé d'amour pour Dieu, puis il a versé un torrent de larmes » (*De la chasteté*, XV, 58). Comment distinguons-nous alors, au sein des spiritualités, entre voie mystique et voies initiatiques, dès lors qu'elles sont les unes et les autres des voies d'intériorité ? Même si les théologiens chrétiens distinguent pour leur part entre une mystique naturelle et une mystique surnaturelle, et aussi entre une mystique positive et une mystique négative ou apophasique, *typique* du christianisme oriental, le premier critère de distinction semble plutôt l'existence ou non, aux commencements de la démarche, d'une initiation. C'est ainsi que le point de départ d'une démarche spirituelle est soit mystique soit initiatique. Il pourrait en être de même pour son terme : s'agit-il de Dieu ou de la Sainte Trinité, dans un contexte chrétien ? C'est la voie mystique. S'agit-il de la Sagesse divine, de *Sophia* ? C'est la voie initiatique. S'agit-il de la Dêité, de l'« au-delà de Dieu », ou du Soi ? C'est la voie initiatique, voie métaphysique qui est une voie de connaissance. Il reste que les frontières ne sont pas aussi simples. Dans l'ésotérisme islamique, par exemple, c'est Dieu qui forme le terme d'une démarche amoureuse qui passe elle-même par l'initiation, même si on a parlé de Mansûr al-Hallâj comme du « martyr mystique de l'Islam » (Louis Massignon). De même, il y a quelque inconvénient à parler de « mystique rhénane » à propos de Maître Eckhart dont la démarche spirituelle est une démarche de connaissance. Ce ne sont pas seulement des questions de vocabulaire. Dans la démarche amoureuse, il s'agit de parvenir à une union, de l'âme avec Dieu, avec le Christ (christianisme occidental) ou la Sainte Trinité

⁵ « Lorsque l'Artiste éternel fait se lever le voile de l'amour humain devant l'amour divin, son amour devient amour d'initié. Si l'adepte est purifié de toute faiblesse sensuelle dans l'amour humain, il sera ferme dans l'amour divin. [...] A quelque degré de l'être que se manifeste l'Éros, que ce soit l'amour des choses sensibles ou des réalités spirituelles, l'amour en soi-même ne mérite que louange, car l'amour physique est la voie qui mène à l'amour spirituel, et l'amour spirituel est la voie qui mène à l'amour divin. [...] Ces trois substances (amour humain, spirituel, divin) sont en perpétuel mouvement vers la Source primordiale », Rûzbehân Baqlî Shîrâzî, *Le Jasmin des Fidèles d'Amour*, pp. 100-101, § 94.

(christianisme oriental), et dans la démarche de connaissance de prétendre à l'Unité du divin et de l'âme. Dans la démarche amoureuse, cette union de l'âme avec Dieu s'effectue par la voie mystique lorsqu'on prétend, dans un contexte chrétien, à l'union, aux « noces spirituelles » de l'âme et de l'unique Époux divin, et par la voie initiatique, lorsque cette union se produit avec *Sophia*, la Sagesse divine. Quoi qu'il en soit, l'initiation est le premier critère qu'il convient de retenir pour distinguer entre voie mystique et voie initiatique. Le second est l'existence d'un maître spirituel, visible, comme dans l'ésotérisme islamique ou la cabale, et les traditions orientales, ou un maître invisible – ayant quitté la manifestation terrestre – ainsi qu'il en est en Occident chrétien depuis que ses maîtres spirituels se sont « occultés » au quatorzième siècle.

Une démarche de connaissance

« IL FAUT S'ÉLEVER AU-DESSUS DE DIEU.

Où est-elle ma patrie, où Lui ni moi ne sommes ? Où est mon dernier but, vers lequel je dois marcher ? Là où on n'en trouve pas. Où faut-il donc aller ? encore au-delà de Dieu ; dans l'espace désert, c'est là qu'il faut aller » (Angelus Silesius). C'est ainsi que toute démarche de connaissance est une démarche qui vise un « au-delà de Dieu ». Mounir Hafez la décrit en ces termes : « Il y a le *Gottheit*, c'est-à-dire le divin, et puis, le Dieu personnel, en rapport avec la personne humaine et ses faiblesses. Ce Dieu personnel : *Gott*, est à dépasser dans le Divin. *Gottheit* est l'état d'Unité, de Divinité, dans lequel doit venir s'éteindre le Dieu personnel et la personne humaine. » Cette démarche se retrouve aussi bien dans les spiritualités occidentales, moins souvent toutefois que la démarche amoureuse, que dans les spiritualités orientales. Elle ne peut plus être appelée mystique, c'est pourquoi on en parlera comme d'une démarche métaphysique. Il n'y a sans doute pas à choisir entre les deux démarches, amoureuse ou de connaissance, l'une et l'autre s'imposent d'elles-mêmes ; et, de la même manière, est-on appelé véritablement à choisir entre la voie mystique et les voies initiatiques ? Pour certains la démarche amoureuse s'effectue dans l'ordre de la mystique surnaturelle, pour d'autres elle passe par une voie initiatique, comme la voie théosophique, et elle est un « amour d'initié ». Pour d'autres, la seule démarche possible ne saurait être que de connaissance. (On a pu contraindre Maître Eckhart à se rétracter, la réalité de son expérience spirituelle et celles de ses continuateurs n'en demeure pas moins). Il est toujours possible de comparer, dans une perspective de spiritualités comparées, les

grands auteurs et leurs démarches personnelles, au-delà des traditions religieuses auxquelles ils appartiennent : Maître Eckhart et Râmana Maharshi, par exemple, ou de disputer autour de Saint Jean de La Croix et d'Ibn 'Arabî, ou encore de rapprocher les Amis de Dieu d'Occident et d'Orient, il restera la réalité de démarches spirituelles à laquelle les uns et les autres sont appelés toujours de manière mystérieuse et *unique*, dans une relation amoureuse au Christ *Jésus*, ou dans un irrépressible désir d'être réuni à *Sophia*, la Sagesse divine, ou dans une démarche de connaissance « au-delà de Dieu ». Le seul choix finalement est entre ce monde-ci et « là-bas », entre la vie extérieure et la vie intérieure. La seule délibération est de savoir si l'on commence ou non le cheminement qui conduit à son « là-bas », et puis de se mettre en marche. « Mets-toi en route avec moi » dit la Sagesse éternelle à Henri Suso.

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

JEAN-ANGELUS SILESIUS

Jean-Angelus Silesius, l'un des poètes favoris de Mme de Varnhagen⁶, s'appelait Jean Scheffler. Il emprunta son nom Angelus d'un mystique espagnol du seizième siècle, et son surnom Silesius lui vint de la Silésie, qui était sa patrie. Il mourut à Breslau en 1624. Il étudia la médecine à l'université de cette ville, et manifesta de bonne heure un penchant vers le mysticisme. Les Œuvres de Valentin Weigel, de Schwenkfeld, et surtout de Jacob Bœhme, formaient une de ses lectures assidues.

Après avoir reçu le grade de docteur à l'université, il entreprit un voyage en Hollande, visita les sectes religieuses qui y étaient établies, et s'unit à la communauté fondée à Amsterdam pour répandre les leçons de Jacob Bœhme. De retour en Allemagne, il alla se fixer à Œls, en qualité de médecin du duc. Là il se lia étroitement avec Abraham de Frankenberg, l'un des disciples les plus fidèles de Jacob Bœhme, et à la mort de Frankenberg il hérita de lui une quantité de livres et de manuscrits religieux, qu'il lut avec soin et qui ne manquèrent pas d'exercer sur lui une grande influence.

⁶ [Cf. Émile Spenlé, *Rabel : Un Salon romantique en Allemagne*, Paris, 1905.]



En 1653, c'est-à-dire à l'âge de vingt-neuf ans, il résolut de quitter le protestantisme pour se consacrer au catholicisme. Peu de temps après il exécuta sa résolution : de médecin du duc il devint prêtre, et fut attaché au conseil de l'évêché de Breslau. Mais il abdiqua bientôt cette fonction pour se retirer au couvent. Là il se dévoua tout entier à l'étude des dogmes religieux, à l'exercice de ses devoirs de piété, et aux moyens de défendre le catholicisme contre ses détracteurs. Il publia d'abord un petit écrit ayant pour titre : *Motifs de ma conversion au catholicisme*, puis une suite de discussions théologiques, qu'il soutint contre le professeur Adam Schertzer de Leipzig et le prédicateur Freitag d'œls, et qui furent recueillis après sa mort et parurent en deux volumes in-folio. Il ne faut pas chercher dans ces écrits beaucoup d'esprit, ni une érudition sagement coordonnée ; la lecture en est pénible et fastidieuse ; mais ils sont curieux à parcourir, pour montrer avec quelle colère et quel oubli de toute mesure on discutait dans ce temps-là les questions les plus graves. C'était de la part des adversaires une attaque directe. C'était à qui dirait le mot le plus dur, à qui remporterait le plus petit avantage. On ne voulait pas convaincre son antagoniste, mais plutôt le couvrir de boue ou l'écraser, et si l'on remportait un triomphe, ce n'était pas un succès pour la cause que l'on défendait, mais un succès tout personnel et une victoire vaniteuse que l'on allait crier bien haut.

Les théologiens, les prêtres de chaque religion s'en allaient ainsi avec un risible sentiment d'orgueil, avec une haine prononcée l'un contre l'autre, planter leur étendard, appeler autour d'eux les fidèles de leur parti, puis faire assaut d'arguments de dilemmes, de finesses scholastiques et de citations d'Homère ou de la Bible. Les deux champions étaient là comme deux preux chevaliers, la tête bourrelée d'érudition, la poitrine couverte de vieux diplômes et de vieux parchemins, les mains armées de gros in-folio, montant à cheval sur une phrase de Tertullien ou d'Origène, et se pourchassant avec la bulle d'un pape ou le décret d'un concile. Heureux celui qui parvenait à découvrir le défaut de son adversaire ; heureux celui qui le surprenait à faire un syllogisme contre les règles, à s'écarter de la droite logique, à tronquer, pour se la rendre plus favorable, une citation. C'était là le vice de l'armure, c'était là comme une épée trop faible, comme une lance brisée, et il n'y allait pas seulement dans ces redoutables combats, d'une blessure à la tête ou d'un bras coupé, mais de la vie à venir du vaincu et de l'anathème éternel prononcé contre lui.

C'étaient là les jeux du temps. Aujourd'hui nous avons amené la joute sur le terrain de la politique. Nous prenons la grande charte d'Angleterre et la constitution des États-Unis ; nous nous battons pour un discours parlementaire, pour un article de la charte, comme autrefois on se battait pour un sermon de Martin Luther ou un article du *Credo*. Et nous nous moquons de ceux qui nous ont précédés, et nous traitons de barbarie leurs guerres religieuses ; je voudrais bien qu'ils revinssent au monde pour voir ce qu'ils diraient de nous et de nos guerres politiques.

Angelus Silesius mourut le 9 juillet 1677, après avoir remporté sur ses adversaires le triomphe de faire célébrer en grande pompe à Breslau la Fête-Dieu, chose qui n'était pas arrivée depuis la réformation.

Outre ses écrits de polémique, on a de lui un recueil de cantiques, sous le titre : *Des saintes jouissances de l'ame* [sic] ou *Psyché amoureuse*. Ils parurent pour la première fois à Breslau en 1657, et plusieurs furent mis en musique. En 1675, il publia à Schweidnitz un autre poème, intitulé : *Considérations sur les quatre dernières choses*, mais qui obtint moins de succès. Le plus connu et le meilleur de ses ouvrages est le *Voyageur séraphique*, qui parut en même temps à Breslau et à Vienne en 1657, et qui pendant près d'un siècle fut peut-être le livre de piété le plus répandu.

Vers le milieu du dix-huitième siècle les Œuvres d'Angelus Silesius tombèrent tout-à-fait dans l'oubli, ou du moins ne se conservèrent que dans la mémoire de quelques fidèles, et Zinzendorf lui-même, qui voulut publier une nouvelle édition des

cantiques d'Angelus, ne parle pas de son *Voyageur séraphique*. Frédéric de Schlegel est le premier qui révéla l'existence de ce livre remarquable et qui le fit lire à ses amis. Bientôt on en publia une édition, et le poète catholique, qui était demeuré si long-temps tout-à-fait ignoré, reparut de nouveau pour attirer sur lui l'attention de l'Allemagne littéraire. En Bavière, le *Voyageur séraphique* a été publié deux fois successivement ; les prêtres catholiques et les protestans [*sic*] ont été les premiers à l'acheter, et il entre aujourd'hui nécessairement dans la bibliothèque de tout homme qui est un peu occupé d'idées religieuses.

Ce poème est divisé en six chants, et chaque chant se compose d'une suite de sentences religieuses en deux vers, très-rarement en quatre, portant toutes un titre différent. Par là l'idée que le poète exprime est toujours d'une grande concision ; mais elle est aussi quelquefois couverte de ce voile obscur qui revêt la plupart des œuvres mystiques, et le plus souvent si sèche et si raide qu'elle fait peur à voir. Il ne faut pas s'attendre à ce que cette poésie s'insinue doucement dans l'ame avec un murmure mélodieux qui caresse l'oreille ; le plus souvent elle arrive comme un soldat armé de pied en cap, qui entre sans cérémonie dans la maison qu'on ne veut pas lui ouvrir. Il y a aussi dans ce livre des idées jetées si loin et à travers des ombres si épaisses, que les véritables initiés peuvent seuls les suivre, et le tout est empreint d'une philosophie singulière, à laquelle on ne se prête pas du premier abord. C'est bien autre chose que la philosophie de Fichte. C'est bien un autre caractère d'élévation pour l'homme. C'est Dieu qui se remet à notre niveau ; c'est Dieu qui a besoin de nous, Dieu qui s'unit tellement à nous, que nous ne faisons qu'un avec lui, Dieu qui meurt et revit en nous, Dieu qui est semblable à nous, Dieu qui ne peut rien sans nous ; toutes choses qui, prises à la lettre, friseraient singulièrement, aux yeux du catholicisme, l'hérésie, et qui, prises dans leur sens le plus large, touchent à tout ce qu'il y a de plus haut et de plus problématique dans notre vie.

Comme Angelus Silesius n'est pas encore très-connu en France, j'essaierai de traduire quelques-unes de ses maximes pour donner une idée de sa religion et de son genre de piété.

– Ne cherche point de cause étrangère à ton agitation. Tu es la roue qui tourne d'elle-même, sans pouvoir trouver de repos.

– Dieu est une merveilleuse chose ; il est ce qu'il veut être, et il veut ce qu'il est, sans borne et sans mesure.

– Celui qui ne désire rien, n'a rien, ne sait rien, n'aime rien, ne veut rien : celui-là sait, désire, aime et possède encore beaucoup.

– L'amour est notre Dieu ; tout vit par l'amour : heureux l'homme qui demeurerait toujours fidèle à cet amour !

– Mettre en pratique l'amour, n'est pas facile ; car nous ne devons pas seulement aimer, mais être, comme Dieu, l'amour même.

– L'oiseau vit dans l'air, la pierre repose sur le sol ; dans l'eau le poisson, et mon esprit entre les mains de Dieu.

– Dès sa première origine jusqu'à présent, la créature ne cherche encore que le repos de son créateur.

– Celui qui peut trouver dans le monde quelque chose de doux et d'agréable ne connaît pas la douceur, qui est Dieu.

– Tu portes en toi-même le ciel et l'enfer, c'est à toi de choisir, et ce que tu auras choisi, tu le trouveras partout.

– La sagesse se plaît avec les enfants. Pourquoi donc ? Parce que la sagesse est elle-même un enfant.

– Le monde est pour moi trop petit et le ciel trop étroit. Où trouverai-je donc un espace pour mon ame [*sic*] ?

– Les créatures sont la voix de l'éternelle parole qui chante et résonne dans le calme et dans la colère.

– La lumière est le vêtement de Dieu : si la lumière se révèle à tes regards, sache que ce n'est pas encore Dieu.

– Travailler est bon, mais prier vaut mieux ; et ce qui est encore meilleur, c'est de marcher en silence devant Dieu.

– Tu demandes ce que c'est que l'humanité, eh bien ! c'est ce qui s'élève encore au-dessus des anges.

– Le monde est mon océan, l'esprit de Dieu mon pilote, mon corps est le vaisseau, et c'est mon ame qui navigue pour retourner dans sa patrie.

– Comment est Dieu ? Regarde-toi : celui qui se voit en Dieu, celui-là voit vraiment Dieu.

– Dieu ne nous dit qu'un mot à tous : aimez ; aimer comme il le veut, voilà le moyen de lui plaire.

– Il n'y a pas dans le monde un plus beau sanctuaire qu'un corps sans tache, avec une ame sans péché.

– La clarté de l'aurore est belle, mais bien plus belle est l'ame que les rayons de Dieu éclairent jusque sous l'enveloppe du corps.

– Dieu est le but de la vertu, son mobile, sa couronne, son seul pourquoi et sa seule récompense.

– Le miroir te montre ta forme extérieure ; ah ! pourquoi ne peut-il aussi te présenter le fond de ton ame !

– Il est bien vrai que Dieu veut te rendre heureux ; mais si tu crois qu'il veuille le faire sans toi, tu crois trop.

– Homme, ne monte pas trop haut, ne te crée point d'images superflues. La meilleure de toutes les sagesse est de ne pas vouloir être trop sage.

– Dieu n'est pas la vertu même ; mais la vertu vient de lui comme les rayons viennent du soleil, et l'eau de la mer.

– Écoute, toutes les vertus se réduisent à une seule, et celle-ci s'appelle justice.

– Homme, tu demandes à Dieu l'empire du ciel, et tu pâlis si l'on te demande un morceau de pain.

– Beaucoup d'hommes ont de la fortune, mais ne sont pas riches ; celui-là seul est riche qui peut perdre sans douleur tout ce qu'il possède.

– La goutte d'eau qui tombe dans l'océan, devient océan, et l'ame devient Dieu quand elle est reçue au sein de Dieu.

– En vérité, celui qui regarde ce monde sous son véritable point de vue, doit être tantôt Héraclite, tantôt Démocrite.

– Homme, si tu ne te résous pas volontiers à la mort, tu n'as pas envie de vivre ; car la vie ne peut te venir que par la mort.

– O homme, le ver à soie ne s'arrête dans ses efforts que lorsqu'il parvient à voler, et toi, veux-tu donc toujours être couché par terre ?

– La multiplicité déplaît à Dieu. Tous les hommes doivent se réunir et ne former qu'un seul homme dans le Christ.

Épithaphe du Juste.

Ici repose un homme qui long-temps eut soif, qui nuit et jour s'efforça d'atteindre la justice, et ne fut jamais rassasié. Maintenant il est bien, il apaise sa soif dans la douce éternité de Dieu.



MÉLANGES ORIENTAUX

ATTAR

Attar, nommé Mohammed, fils d'Ibrahim et surnommé Nischabouri, parce qu'il était originaire de Kerken, village du territoire de Nischabour, naquit, selon l'opinion la plus commune, l'an 513 de l'hégire, sous le règne du sultan Sandjar, fils de Mécischah, et mourut dans un âge où bien peu d'hommes parviennent (puisque'il avait plus d'un siècle), l'an 627 de la même ère.

Il commença d'abord par suivre la profession de son père, qui faisoit en grand le commerce d'épiceries, et qui y avoit gagné, à ce qu'il paroît, une fortune considérable ; mais, bientôt dégoûté de cet état, il l'abandonna et tous les autres états mondains, pour se livrer tout entier à la vie contemplative et religieuse. Écoutons son biographe nous raconter lui-même quelle fut l'occasion d'un changement aussi subit.

« Un jour, dit Dauletschah, que Attar étoit assis sur le devant de sa boutique, avec l'apparence d'un homme important, et que des commis fort lestes se tenoient debout devant lui en attendant ses ordres, un maniaque [*sic*], ou, pour mieux dire, un religieux très-avancé dans la vie spirituelle, vint à la porte de la boutique, et jeta

des regards curieux et empressés dans le magasin : bien plus on vit ses yeux se remplir de larmes, et des soupirs s'exhalèrent de sa poitrine. Le scheïkh, adressant la parole au derviche, lui dit : Pourquoi regarder ainsi avec des yeux égarés ! Tu ferois beaucoup mieux de passer ton chemin. – Seigneur, repartit le derviche, quant à moi, mon paquet est bien léger, car je n'ai rien que ce froc ; mais vous, avec ces sacs pleins de drogues précieuses, quand il vous faudra partir, comment vous y prendrez-vous ! Je puis sortir promptement de ce bazar : pour vous, vous feriez bien de vous occuper d'avance à arranger vos paquets et votre bagage ; il serait prudent de réfléchir un peu sur votre situation. – Le discours de cet illuminé répandit un profond chagrin dans l'âme du scheïkh : son cœur, par un effet du délire où l'avoit jeté l'odeur du musc sophistiqué des biens temporels, devint aussi froid que le camphre. Il abandonna sa boutique au pillage, et renonça entièrement aux affaires de ce monde... Il se retira dans le monastère du vénérable scheïkh Rocn-eddin Acaf, qui étoit alors un des chefs les plus distingués de l'ordre des contemplatifs, et étoit parvenu au plus parfait degré de la spiritualité. Sous sa conduite, Attar changea de vie, et se livra aux exercices de la mortification et à la pratique des œuvres de dévotion. Il passa quelques années parmi les derviches, disciples de ce saint homme ; ensuite il fit le pèlerinage de la Mecque ; et ayant fait connoissance avec un grand nombre d'hommes de Dieu, et passé quelque temps à leur service, il consacra soixante-dix ans de sa vie à recueillir une multitude d'anecdotes de la vie des sofis et des scheïkhs. Aucun des hommes qui ont appartenu à cet ordre, n'a ramassé autant de traits historiques de ce genre que Férid-eddin ; aucun aussi n'a pénétré plus profondément que lui dans le sens des expressions énigmatiques et des allégories mystiques, et n'a saisi avec autant de perfection les pensées les plus sublimes et les plus subtiles de la doctrine spirituelle. »

[...]

Voici comment Dauletschah raconte la mort de ce saint personnage.

« Le scheïkh Férid-eddin, dit-il, fut fait prisonnier par les Mogols, lors des troubles qu'occasionna l'invasion de Genghiz-khan, et périt dans le massacre général... Un Mogol, dit-on, voulant le tuer, un autre Mogol lui dit : Laisse vivre ce vieillard ; je te donnerai mille pièces d'argent pour le prix de son sang. Le Mogol paroissant vouloir l'épargner, Attar lui dit : garde-toi bien de me vendre à si bon marché, car tu trouveras des gens qui m'achèteront plus cher. A quelque distance de là, le Mogol eut de nouveau la fantaisie de le tuer ; mais une autre personne l'arrêta, en lui disant :

Ne tue pas cet homme ; je te donnerai pour son rachat un sac de paille. Vends-moi, dit aussitôt Attar ; car c'est tout ce que je vau. C'est ainsi que le scheïkh avala la coupe du martyre et fut élevé au rang de ceux qui meurent pour la foi. »

Bostan

یکی بیخ بیم خوش آمد بکوش	که می گفت کوبنده خوب دوش
مرا راحت از زندگی دوش بود	که آن ماه روم در آغوش بود
مر اورا چو دیدم سر از خواب مست	بدو گفتم ای سرو پیش تو یعت
دی فرکس از خواب مستی بشوی	چو کلین بخند و چو بلبل بکوی
چه می خستی ای فتنه روزگار	بیا و می لعل نوشین بیار
نکه کرد شوریده از خواب و کف	مرا فتنه خوانی و کوی محفت
در ایام سلطان روشن نفس	نبیند دگر فتنه بیدار کس

Avec quel plaisir j'ai entendu ces cinq distiques que chantoit, il y a quelques jours, un homme d'esprit ! – Hier, disoit-il, je jouissois de tout le plaisir de la vie, en serrant dans mes bras une beauté ravissante. Lorsque je vis sa tête appesantie par l'ivresse du sommeil, je lui dis : O beauté, devant laquelle le cyprès paroît petit et humble, écarte un moment le sommeil qui engourdit tes yeux, semblables au narcisse languissant ; ris avec la douceur du rosier dont les fleurs se développent ; parle avec l'accent charmant du rossignol. Pourquoi dors-tu, ô toi le fléau de notre âge ! Viens et apporte-moi le doux nectar de tes lèvres, qui le disputent au rubis éclatant. Elle ouvrit les yeux, et, jetant sur moi un regard que troubloit encore le sommeil, elle me dit : 'Tu m'appelles un fléau, et tu m'exhortes à me réveiller ! – Aux jours où le trône est rempli par un sultan éclairé (tel que celui qui nous gouverne), ce fléau est le seul qui ne dorme point.⁷

دهان مهد تو از آب خضرو پرده کرد

« Le miel qui distille de ta bouche, l'emporte sur la douceur de la fontaine de Khedr » (Traduction Sylvestre de Sacy)⁸.

⁷ Traduction d'Antoine de Chézy : « Tu m'appelles un fléau, et tu m'exhortes à m'éveiller ! [Mais ne sais-tu donc pas que] sous la domination du prince éclairé qui nous gouverne, il n'est plus possible de voir la discorde éveillée ! »

⁸ « Ta bouche qui renferme le miel le plus pur, nous a [en s'entr'ouvrant] dévoilé la source d'où découle l'eau de l'immortalité », Traduction d'Antoine de Chézy.

LIBRES DESTINATIONS

LES FUÉGIENS AU XVIII^e SIÈCLE

D'APRÈS
DES DOCUMENTS FRANÇAIS INÉDITS



Wiggams des Fuégiens à port Espérance dans le Canal Madeleine.

« La principale occupation des femmes, raconte du Plessis, est la pêche des moules, oursins et autres coquillages, ce qu'elles font avec une adresse admirable, deux et trois fois le jour, en quelque temps et état qu'elles puissent être. Elles se jettent toutes nues à la nage, se couvrant les yeux d'une main pour voir au fond, pour distinguer les endroits où il y a le plus de moules, puis elles plongent la tête la première à quatre et cinq brasses de fond, en croisant les jambes si adroitement qu'il est impossible de rien voir d'impudique. Ces femmes remontent un moment après, portant des brassées de moules et quelquefois jusqu'à des rochers où elles sont attachées qui pèsent jusqu'à 100 livres. Lorsqu'elles sont dans des endroits où il y a peu de coquillages elles prennent à la bouche un petit panier de jonc et ne reviennent du fond qu'il ne soit plein.

Leurs canots, de 12 à 18 pieds de long sur 2 ½ à 3 pieds de large et de profondeur, sont faits avec des écorces d'arbre qu'ils

fendent avec des os ou du bois dur en forme de planches, puis, après avoir plié des branches en forme de courbes, ils cousent ces bandes d'écorce dessus avec tant de justesse qu'elles ne font point d'eau ou très peu. Ces pirogues peuvent contenir jusqu'à douze et quinze personnes avec leurs armes, munitions et engins de pêche et une troupe de chiens qu'ils dressent fort bien pour la chasse à terre et dans l'eau, où ils vont chercher les oiseaux tués ou blessés.

Ils font du feu quand ils veulent, ajoute du Plessis, avec de certaines pierres métalliques qu'ils frottent l'une contre l'autre sur une étoupe faite de raclure de bois sec qui prend facilement feu sans qu'on puisse l'apercevoir.

Ils se servent de mâchoires de poissons pour peignes, d'os appointis pour aiguilles, de boyaux pour fil, de pierres taillées pour haches et couteaux, de joncs nattés pour attacher leurs canots au bord de la mer ou des rivières, de morceaux de coquilles de moules pour polir leurs arcs, flèches, vares [verges], manches de harpons et avirons, de tisons allumés pour couper leurs cheveux, de peaux de pingouins pour envelopper leurs petits enfants, que les femmes portent sur le dos dans un coqueluchon qui tient à leurs grandes peaux, de pots faits d'écorce de bouleau pour porter de l'eau, de peaux pour voiles à leurs canots. »

Ces peuples, dit de Labat, n'ont que le nom de sauvages, car ils sont fort affables, caressants ; ils ont beaucoup d'affection et de tendresse pour leur famille quoiqu'ils soient vraiment durs pour eux-mêmes.

Du Plessis raconte que sur l'île des Chiens nos compatriotes trouvèrent un carbet de quarante à cinquante individus, tant hommes que femmes et enfants, qui avaient huit ou neuf de leurs canots au bord de la mer. « Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ajoute le voyageur, ils vinrent au-devant de nous, nous montrant l'endroit le plus propre au débarquement, et nous donnèrent beaucoup de bernaches et cormorans dont ils avaient grande quantité. Ils paraissaient même jaloux qu'on fût à une case plutôt qu'à une autre. M. de Beauchesne donna des couteaux aux hommes et des bouts de flèches qu'il avait fait forger à bord exprès, aux femmes des rubans dont elles s'ornèrent aussitôt la tête, des ciseaux et autres merceries. Ces pauvres gens étaient si contents qu'ils ne savaient quelle chère nous faire. Ils nous offraient leurs peaux, flèches, arcs et colliers de coquilles, ce qui est toute leur richesse, avec grand empressement et témoignaient être fâchés qu'on les refusât. »

« L'orgueil et la vanité, raconte-t-il encore, ne les travaillent pas, ils ne se mettent en peine d'autre chose que de chercher à boire et à manger lorsqu'ils en ont besoin, et trois de ces pauvres gens nous firent assez connaître, par les pleurs qu'ils versèrent à la Baie

Française, à notre bord où on feignait de les vouloir garder, qu'ils ne changeraient pas cette vie et leur pays pour toute chose au monde, car, lorsqu'on les embarqua pour les ramener, la joie était peinte sur leurs visages. » « On ne peut dire, déclare un officier anonyme dont nous avons la relation, si ces sortes de sauvages sont heureux ou malheureux ; quant à moi, je les estime, quant au temporel, bien heureux, car ils vivent sans ambition, sans émulation et, sans chagrin. Ils ne dépendent de personne, n'ont point de supérieur, ils ne connaissent ni or ni argent et par ainsi n'en font aucun amas ; et s'ils craignent les voleurs, ce n'est que pour leurs femmes, encore n'en sont-ils pas jaloux. »

« Si l'on habitait le détroit de Magellan, continue du Plessis, on ferait tout ce qu'on voudrait de ces pauvres gens qui sont doux, serviables et très humains. Il est facile d'en juger par cette petite aventure :

« Pendant notre séjour à la baie Élisabeth, plusieurs de nos officiers furent un jour à la chasse le long de la côte. L'un d'eux, saisi par le froid et la faim, tomba dans une si grande faiblesse que, ne pouvant marcher, il fut obligé de se coucher. Ses camarades l'abandonnèrent, et il aurait fort mal passé son temps si quelques sauvages, qui passèrent par là, dans un canot, et qu'il appela, ne fussent venus à lui ; et, après leur avoir fait entendre, du mieux qu'il put, l'état dans lequel il se trouvait et qu'il avait besoin de manger, les femmes se jetèrent aussitôt à la mer pour avoir quelques coquillages qu'ils tirent rôtir, et, après qu'il eut mangé quelque peu et repris des forces, il l'embarquèrent dans leur canot et le ramenèrent où se trouvaient plusieurs de nos gens à qui il dit qu'il avait à ces sauvages peut-être obligation de la vie. »

Quant à la religion des Fuégiens, nos compatriotes sont d'accord pour convenir qu'ils ne leur virent jamais faire aucune cérémonie de culte. Ils remarquèrent seulement que les sauvages embarqués à la Baie Française, étant un soir sur le pont au moment où la lune parut, se mirent les mains devant la face et les allongèrent ensuite deux ou trois fois vers la lune en poussant à chaque fois le cri : *ouf*, « comme nous faisons quand nous voulons faire peur aux enfants ».

Un jour que les Français étaient descendus à terre, ils trouvèrent, sous des branches, de grandes peaux de lions marins supportées par des perches. Là dessous gisait un enfant mort qui pouvait avoir deux ou trois ans et qui, enveloppé dans des peaux de loutre, était enchâssé dans un faisceau de petits bâtons liés avec des lianes et disposés en pyramide.

Un peu plus loin, seul dans une case, se tenait près du feu un jeune homme qui chantait et faisait des postures. « Il avait deux ailes

d'oiseau en forme de couronne sur la tête et tout le corps blanchi avec de la céruse. Je voulus lui parler, dit de Labat, en même temps il se tut et me regarda avec un grand sérieux sans me rien dire, et deux ou trois des leurs, s'étant approchés, me firent entendre que cet homme ne parlait pas. Mais comme j'avais vu ce jeune homme et l'ai vu depuis et reconnu n'être pas muet, toutes ces façons me firent reconnaître qu'ils ont quelque cérémonie parmi eux. »

Quand quelqu'un est mort, dit le journal anonyme d'un officier de l'expédition, ils font une fosse de la hauteur du défunt et, dès que le soleil se lève, ils mettent le mort dedans, avec sa peau, ses ares, flèches, carquois et ses couronnes.

Jouan qui resta pourtant parmi les Magellanistes, comme il les appelle, plus de dix mois, n'en sait pas davantage. « Je n'ai pu remarquer, dit-il, que les Magellanistes eussent de religion, car ils adorent chacun des choses différentes, les uns le soleil, d'autres la mer, d'autres le diable qui les bat quand ils ne l'adorent pas. »

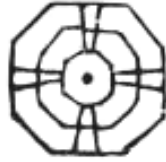
Jouan et ses compagnons éprouvèrent que ces sauvages, si doux et si hospitaliers pour ceux qui ne cherchent point à les blesser, sont capables de ressentiment et savent venger leurs injures ; car ayant envoyé à la chasse et à la pêche un certain nombre de ces Indiens, ils profitèrent de leur absence pour abuser de leurs femmes et de leurs filles, ce dont les Magellanistes ayant eu le tort de se plaindre et de montrer quelque mécontentement, nos flibustiers mirent le comble à leur insolence en maltraitant ces maris trompés et pas contents. Quelques jours plus tard, cinq boucaniers qui étaient allés à la pêche furent assommés, ce dont leurs camarades se vengèrent en massacrant tous les Indiens dont ils purent s'emparer, ne gardant que les femmes jusqu'à ce qu'ils en fussent las et qu'elles leur devinssent à charge.

On trouverait encore dans les relations que nous avons en mains quelques traits qui seraient intéressants pour l'ethnographie des Fuégiens, mais nous devons nous borner. D'ailleurs, ces simples extraits de relations naïves et sans prétention scientifique ont un cachet de vérité absolu et nous permettent de nous rendre un compte bien net de la misérable existence que menaient les Fuégiens au XVII^e siècle.

Gabriel Marcel.

BIBLIOTHÈQUE D'ORIENT ET D'OCCIDENT

West-östlicher Büchersammlung



La *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* doit constituer, au fil de ses publications, un fonds documentaire, réunissant ouvrages, essais et articles, principalement de la première moitié du dix-neuvième siècle, autour des thèmes majeurs des *Cahiers D'Orient et d'Occident*. Il s'agit, avec cette initiative, de mettre à la disposition des lecteurs des *Cahiers* des textes à peu près inaccessibles et qui, malgré leur intérêt, ne seront jamais repris par l'édition commerciale ; une défaillance dont on ne saurait toutefois lui tenir rigueur et que l'édition en ligne compense de la sorte. Il n'en reste pas moins indispensable, en effet, que ces documents soient connus et par conséquent diffusés. Tel est l'objectif de la *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* dont le catalogue devrait, années après années, s'enrichir de titres nombreux consacrés à ce que l'on désigne comme *l'Orient intérieur*, en référence aux initiations occidentale et orientale, ainsi qu'aux maîtres spirituels qui, depuis le disciple que Jésus aimait et les saints Imâms, ne cessent d'inspirer la recherche intérieure d'un « petit nombre » d'*Orientaux* (cf. Henry Corbin).

10 volumes par an

Ces documents sont disponibles en fichiers de format PDF, sur demande auprès des éditions en ligne *D'Orient et d'Occident*, à l'adresse jm@moncelon.fr.

Contribution facultative à la Bibliothèque *d'Orient et d'Occident* à adresser :
Jean Moncelon - BP 4103 - 66043 Perpignan cedex.

CATALOGUE 2008

ANTOINE DE CHÉZY

Œuvres

*Choisies et présentées par Jean Moncelon*Vol. 1, *Parution en janvier 2008*

CSOMA DE KÖRÖS

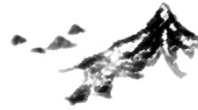
Textes et Documents

*Établis par Jean Moncelon*Vol. 2, *Parution en février 2008*

RULMAN MERSWIN

*Le Livre des Neuf rochers*Vol. 3, *Parution en mars 2008*

ARFUYEN



Éditions

En ce début d'année 2008, trois ouvrages paraissent aux éditions Arfuyen qui devraient attirer l'attention des lecteurs des *Cahiers d'Orient et d'Occident*. Il s'agit des traductions inédites des *Sermons* et *Traité*s de Jean Geiler de Kaysersberg, prédicateur fameux de la cathédrale de Strasbourg, *La Nef des sages* et *Le Civet de lièvre*, ainsi que de trois *Traité*s de Majdoddîn Bagdadî et de Semnânî, qui forment le deuxième volume des *Écrits des Maîtres soufis* de Stéphane Ruspoli.

Pour ce qui est de Jean Geiler de Kaysersberg (1446-1510), ce choix de ses *Sermons*, traduits par Christiane Koch, sera pour beaucoup une découverte. Même s'ils ne prétendent pas rivaliser avec ceux d'un Maître Eckhart ou d'un Jean Tauler, ils n'en portent pas moins la marque d'une spiritualité exigeante, et surtout celle d'un auteur parlant franc, avec force images et comparaisons, et non sans humour : « *Nous avons nos âmes, il nous faut les protéger, puisque nous sommes étrangers et pèlerins. Celui qui vient d'un pays dans une autre ville s'appelle immigré. Si quelqu'un vient de Souabe et veut devenir bourgeois ici, on l'appelle étranger. Un pèlerin vaut moins, car il va de ville en ville sans s'y établir, et il est toujours en voyage. Ainsi nous sommes non seulement étrangers mais aussi pèlerins. Nous n'avons pas ici de cité durable ; nous sommes pèlerins car aucun de nous ne veut rester ici.* »

Les traductions de Stéphane Ruspoli rappellent que ce dernier est certainement l'un des meilleurs spécialistes actuels de l'ésotérisme islamique. Que de chemin parcouru depuis sa traduction en 1981 de *L'Alchimie du bonheur parfait* d'Ibn 'Arabî ! Pourtant, on y trouvait déjà la précision de la langue et l'excellence des commentaires qui font aujourd'hui de la série des *Écrits des Maîtres soufis* des ouvrages d'une grande qualité. (D'autres *Traité*s sont annoncés ainsi que la traduction des *Percées de la Beauté* de Najm Kubrâ). Sans doute parce que Stéphane Ruspoli doit beaucoup à Henry Corbin – dont nous célébrons en cette année 2008 le trentième anniversaire de la disparition, – ses traductions s'imposent par leur élégance et leur fluidité, ce qui les fait préférer à d'autres, plus techniques et plus austères. Ce second volume des *Écrits des Maîtres soufis* constitue par conséquent une remarquable introduction à un thème majeur et typique de l'ésotérisme de l'islam, le « Voyage spirituel », avec l'*Épître du Voyage spirituel* de Majdoddîn Bagdadî et l'*Épître du dévoilement intérieur* de Semnânî. Quant au deuxième texte de cet auteur, le *Traité de la Lumière divine*, il est l'occasion de reprendre l'étude que Henry Corbin lui a consacrée en son temps – dans le tome III de son *Islam iranien* : « Les sept organes subtils selon Semnânî ». Et surtout de relire son *Homme de lumière dans le soufisme iranien* où il évoque longuement le maître de Majdoddîn Bagdadî et de Semnânî, Najm Kubrâ, qui fut « le premier d'entre les maîtres du soufisme à avoir fixé son attention sur les phénomènes de couleurs, les photismes colorés, que le mystique peut percevoir au cours de ses états spirituels. »

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

Jean Moncelon, « Spiritualités d'Orient et d'Occident », Toulouse, 8-9 février 2008.

Documents d'Orient et d'Occident

Mélanges orientaux,
Antoine de Chézy, *Pend-Namèh* de Férid-eddin Attar, dans la traduction de Sylvestre de Sacy, *Journal des savans*, mai 1817.
Xavier Marmier, « Jean-Angelus Silesius », *Nouvelle Revue germanique*, tome second, Paris, 1834.

Libres destinations

« Les Fuégiens au XVIIe siècle, d'après des documents français inédits », *Revue de Géographie*, janvier-juin 1891.

La Bibliothèque d'Orient et d'Occident

Les trois premiers volumes de l'année 2008 :
Antoine de Chézy, Csoma de Körös, Rulman Merswin.

Actualité des Éditions Arfuyen.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*
<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2008